

Cousteau

*Collection « Icônes »*



Jill Gasparina

# COUSTEAU

*Les Pérégrines* | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée  
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :  
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2023  
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines  
21, rue Trousseau 75011 Paris  
*[www.editionslesperegrines.fr](http://www.editionslesperegrines.fr)*

## Sommaire

- 7 La dernière décennie
- 21 Plonger/filmer (biopic)
- 35 Les poumons d'eau (vulgarisation scientifique)
- 49 Entrée de la *Calypso* (romance)
- 61 Notorious JEEK (revue de presse)
- 73 Coloniser l'océan (science-fiction)
- 87 Quand la télé réalité rencontre l'écologie  
(programme TV)
- 103 L'exote et l'écologiste (carte postale)
- 113 Jacques-Yves Cousteau a un message pour vous  
(manifeste)
- 125 Gaïa, Greta et le super-héros (cartoon)
- 139 Les paradis perdus (requiem)
  
- 147 Notes
- 153 Chronologie
- 155 Bibliographie



Buste en bronze du commandant Cousteau  
réalisé par le sculpteur Albert Fage et immergé à douze mètres  
de profondeur près des îlets Pigeon, en Guadeloupe.

# La dernière décennie

Située près de l'entrée nord du cimetière de Saint-André-de-Cubzac, une petite ville de Gironde toute proche de Bordeaux, la tombe est aussi large que dépouillée. Une grande couronne de fleurs a séché et s'est déplacée avec le vent sur la gauche de la dalle. Au centre de celle-ci, il n'y a pas de stèle, mais une construction qui se termine par une croix bourgeonnée. Quelques bibelots ont été disposés à son pied, des dauphins en céramique émaillée, deux hippocampes blottis l'un contre l'autre à l'abri d'une coquille nacrée, une conque brillante. À droite, un dauphin bleu en bois peint se dresse sur une tige portant cette mention : « Merci pour les océans ». Les inscriptions de l'unique plaque de marbre sont effacées, on ne distingue plus qu'un relief floral (on dirait des arums). Sur l'avant, au centre du soubassement, un seul nom orne le caveau familial, en capitales : COUSTEAU.

La plaque « JY COUSTEAU PAPA DU GLOBE » dont j'avais trouvé l'image en ligne a disparu.

Il a donné son nom à des collèges, des lycées, des rues et des impasses dans des villes loin de la mer. On lui a élevé des plaques et des monuments, sur terre et sous l'eau. On a imprimé

des timbres à son effigie. Il est entré à l'Académie. Des dizaines de biographies lui ont été consacrées. Cousteau est une célébrité. Pourtant les étudiants et étudiantes avec qui je travaille n'ont jamais entendu parler de lui. Ni d'ailleurs de la *Calypso*, le célèbre navire au nom de nymphe qui sut retenir à son bord le Commandant et son équipage pendant plusieurs centaines d'expéditions océanographiques. Ils et elles ont autour de vingt-cinq ans. Lorsque je leur ai présenté *Le Monde du silence* à l'occasion d'un séminaire, j'ai été surprise de découvrir que personne dans l'assemblée n'avait jamais entendu parler ni de l'homme, ni du film. Coréalisé avec Louis Malle, ce dernier a pourtant obtenu une Palme d'or à Cannes en 1956, une première pour un film documentaire. Puis un Oscar l'année suivante. Malgré cela, le personnage leur était complètement inconnu.

J'enseigne dans une école suisse. J'ai commencé par penser que ce fait pouvait peut-être expliquer, du moins en partie, l'absence de cette figure dans le panthéon pop des étudiants et étudiantes. Certes Cousteau est resté longtemps l'une des personnalités préférées des Français (autre temps, autres mœurs, c'est un spationaute qui est entré dans le top 10 en 2021, Thomas Pesquet). Mais n'était-il pas logique qu'il ait connu un destin différent chez nos voisins suisses ? Cette découverte s'est pourtant révélée identique en France – les moins de trente ans ne connaissent pas Cousteau.

Pourtant, il continue épisodiquement de faire l'actualité. En 2016, un biopic lui a été consacré, *L'Odyssee*, générant une salve de longs articles dans les médias. C'est Lambert Wilson qui l'incarne, complétant ainsi la galerie de portraits des grands personnages de l'histoire de France qu'il dessine, film après film, de l'abbé Pierre au général de Gaulle en passant par le frère Christian de Chergé (on se demande d'ailleurs qui sera la prochaine figure Panthéon-friendly qu'il inscrira sur sa liste de rôles). Jérôme Salle, le réalisateur, est né en 1971. En 2021, un autre film, documentaire cette fois-ci, lui est consac-

cré, *Becoming Cousteau*, réalisé par Liz Garbus. Née en 1970. En 2003, James Cameron sort *Ghosts of the Abyss*, un film documentaire en 3D dans lequel le réalisateur américain explore l'épave du Titanic. « J'ai pensé à Cousteau », explique-t-il au *Parisien*. Cameron est alors presque cinquantenaire. Quant à *La Vie aquatique*, comédie de l'Américain Wes Anderson consacrée à la figure fictionnelle de Steve Zissou, librement inspirée de la vie du Français, et dans laquelle il est portraituré par le formidable Bill Murray, elle remonte déjà à 2004. Il faudra probablement attendre que Netflix consacre une mini-série à Cousteau pour que la grande redécouverte s'enclenche. On imagine sans peine l'avalanche de posts Twitter, de *stories* et de mèmes, tout comme les titres d'articles de presse qui accompagneraient la sortie : « French icon of environmental protection revisited in Netflix mini-serie », « Le retour du bonnet rouge », « La French touch avant l'heure », « Cinquante ans avant *La Sagesse de la pieuvre*, Cousteau révolutionnait la vision des animaux marins », « De la télévision aux smartphones : celui qui amena l'océan dans les foyers portraituré avec brio par Netflix ». Et le retour de l'engouement pour le style du Commandant qui s'ensuivrait IRL : chemise *workwear* en chambray ou en denim parfaitement boutonnée, doudoune pour les zones glaciales de l'Antarctique, sourire éclatant, bronzage chic, élégante maigreur et, bien sûr, un bonnet écarlate.

Comment Cousteau a-t-il pu ainsi disparaître des radars ? La seule explication qui me vienne à l'esprit est en fait assez simple : le destin de cet homme qui se disait cinéaste est d'abord lié à la télévision, un médium désormais en pleine déshérence, délaissé par les plus jeunes. Dans le cas français, les archives télévisuelles sont gérées par l'INA (l'Institut national de l'audiovisuel) et, bien qu'elles soient numérisées, elles ne sont pas très faciles d'accès, même pour les chercheurs. Ainsi le grand récit de la télévision française reste-t-il encore largement à écrire. Cousteau a de fait marqué à plusieurs

titres l'histoire de ce médium désormais vieillissant, au point qu'on peut la relire en suivant le fil de ses apparitions. Si on le découvre épisodiquement sur les écrans dès les années 1950, le plus souvent en lien avec les inventions techniques auxquelles il a contribué ou avec ses campagnes océanographiques, c'est d'abord en tant que producteur de contenus qu'il a marqué plusieurs générations. Cousteau abandonne très tôt le cinéma. « J'étais un esthète du cinéma. Quand j'ai compris que pour faire passer un message, la télévision allait beaucoup plus vite et était beaucoup plus efficace, j'ai fait le petit sacrifice esthétique de passer du grand écran au petit écran. J'ai appris aux États-Unis comment faire des films de télévision », expliquait-il à Michel Drucker en 1989 (note pour les lecteurs et lectrices les plus jeunes : il s'agit d'un présentateur de télévision célèbre, d'une longévité désormais légendaire, et toujours en activité à l'heure où j'écris ces lignes).

De fait, à partir de 1966, Cousteau s'engage dans la production régulière de films pour la télévision, d'abord pour les États-Unis, puis adaptés en France et dans de nombreux pays européens. Il occupe différentes fonctions selon les programmes – producteur, narrateur, auteur, réalisateur et acteur, ou personnage si l'on préfère – mais il reste toujours au cœur de la galaxie audiovisuelle qu'il a construite. Ce sont plus d'une centaine de films de télévision, parfois de la durée d'un long-métrage de cinéma, qui sont produits puis diffusés à partir de 1966. Et comme à la télévision la diffusion ne fait pas tout, et que c'est la rediffusion qui crée durablement la notoriété, il faut ajouter que ces films ont été diffusés, mais surtout rediffusés, encore et encore, et largement hors des frontières françaises. Cousteau est aussi célèbre aux États-Unis que dans son pays d'origine.

Mais par-delà cette posture de producteur total longtemps chéri par les compagnies de télévision pour les audiences prodigieuses qu'il savait réunir devant ses images, Cousteau fut aussi omniprésent dans les foyers français en

tant que figure médiatique, et tout spécialement en tant que défenseur de la nature. À partir de la fin des années 1970 jusqu'à sa mort en 1997, il répond toujours présent quand il s'agit de donner son avis sur un sujet lié de près ou de loin aux questions écologiques. Lorsqu'un décret est passé en catimini à l'été 1994 pour relancer la centrale nucléaire expérimentale Superphénix en la transformant en réacteur de recherche, il vient dire le jour même dans plusieurs journaux télévisés tout le mal qu'il pense de l'atome et du manque de transparence démocratique qui entoure l'affaire. Lorsque Jacques Chirac décide de reprendre les essais nucléaires en Polynésie en juin 1995, Cousteau dénonce « une bavure » et qualifie ce choix d'« anachronique ». Lorsqu'en 1996 la deuxième chaîne consacre un numéro d'*Invité spécial* au triste anniversaire de l'accident de Tchernobyl, Cousteau vient exprimer son inquiétude en plateau. Face à Jacques Attali, au vice-président de l'institut Kourchatov, le principal centre de recherche et de développement de l'industrie nucléaire russe, ainsi qu'au ministre de l'Environnement ukrainien, il s'élève contre l'idée que seules les centrales du bloc de l'Est sont dangereuses. « Les dangers sont partout, affirme-t-il. Une faute soit humaine, soit matérielle peut arriver n'importe où. Je ne pense pas qu'on doive accuser un pays spécialement dans un domaine aussi dangereux que celui-là. »

Dans un registre plus léger, on le retrouve chez Michel Drucker, dans *Matin Bonheur*, invité d'honneur des *Sept d'or*, ou chez Jean-Luc Delarue (il préférerait la télévision publique). Autant de références obscures pour les plus jeunes, mais avec lesquelles nous sommes nombreux à avoir grandi, vissés devant nos postes de télévision à une époque où il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire. En avril 1995, France 2 lui rend une journée d'hommage. « Voici pour France 2 un jour de fête », tonne Jacques Martin, autre star aujourd'hui oubliée. Le public se lève pour une ovation, et l'animateur le remercie au nom du peuple français. Trois ans plus tôt, en

décembre 1992, c'est une soirée d'hommage qui était organisée sur la deuxième chaîne. Les célébrités se bousculent en plateau : Charlotte Rampling, Ornella Muti, Sophie Marceau, Philippe Laval, Michel Leeb, Mireille Mathieu, Jacqueline Bisset. Jane Fonda est en direct des États-Unis. Gros plan sur des bébés phoques. Sketchs de Roland Magdane. Le directeur de l'UNESCO Federico Mayor lui adresse un message. Chorale d'enfants chantant les droits des « générations futures ». Le musicien Jean-Michel Jarre parle du « Cousteau artiste ». Le décorum est un peu ringard, Cousteau toujours souriant, mais jamais badin. S'il accepte d'honorer ces multiples invitations, c'est pour défendre ses projets, ses émissions, ses livres, ses idées, le travail de ses fondations. Sa politique tient alors en quelques mots : « La lutte pour la paix se joue à la télévision, aux médias, à la bourse. »

« À sa mort en 1997, le commandant Jacques-Yves Cousteau – JYC ou “Jeek” pour ses amis – était devenu l'une des célébrités internationales les plus reconnaissables et les plus populaires de son temps », écrivait l'historienne et chercheuse australienne Emma Shortis en 2015, dans un article revenant sur le rôle central joué par le Français dans le rejet de la Convention sur les minéraux de l'Antarctique de 1988<sup>1</sup>. Le protocole au Traité sur l'Antarctique relatif à la protection de l'environnement, voté en 1991 à la suite de cette campagne, est en effet l'une des plus importantes législations environnementales internationales existant aujourd'hui. « Qui peut résister à cet homme ? » se demandait Emma Shortis, reprenant un article du *Washington Post* de 1989 consacré à cette campagne.

C'est que Cousteau a été pour beaucoup, avec le volcanologue Haroun Tazieff et l'explorateur Paul-Émile Victor, l'un des premiers visages populaires de l'écologie en France. Il a initié dès les années 1970 plusieurs générations aux problèmes de la pollution sous-marine et de l'exploitation des ressources océaniques, à la diminution de la biodiversité, comme à la nécessité de la préservation des écosystèmes terrestres et

maritimes, notamment en Antarctique. Et il s'était construit à la fin de sa vie un ethos de sage écologiste, qu'il brandissait avec systématisme devant le regard de millions de téléspectateurs. Il s'intéressait à la « vérité », rappelait avec détermination les principes de la morale et se dépeignait en défenseur des « générations futures », sur fond de montages d'images d'enfants de tous les continents. Il rappelait aussi volontiers qu'il côtoyait les grands de ce monde. On trouve d'ailleurs une foule de photographies qui le montrent, des années 1960 à la fin de sa vie, aux côtés d'influents dirigeants mondiaux comme John Kennedy, Fidel Castro, Ronald Reagan, Boutros Boutros-Ghali, Rainier de Monaco, Robert Hawke ou, pour la France, François Mitterrand ou Jacques Chirac. « S'il y avait un vrai Capitaine Planète, ce serait le commandant Cousteau », s'écria ainsi Maurice Strong, secrétaire général de la Conférence des Nations-Unies sur l'environnement et le développement, au moment de présenter le Français au public lors du sommet de la Terre de Rio, en 1992. Il existe plusieurs photographies du groupe des dirigeants réunis à cette occasion. Sur certaines versions, on aperçoit Cousteau, seul civil de l'assemblée, souriant, visiblement ravi. Cet homme qui s'était toujours refusé à s'allier à un parti vert, qui n'hésitait pas à dire tout le mal qu'il pensait de l'écologie politique, était devenu, au crépuscule de sa vie, une sorte de diplomate indépendant, engagé corps et âme dans la cause de la conservation de la nature.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Cousteau a peut-être échappé au regard des plus jeunes, mais comme tant d'autres, il a été rattrapé par l'évolution des valeurs morales et cette passion de la relecture rétrospective qui caractérise notre époque. Ses films ont donc logiquement fait l'objet de multiples controverses post-mortem, notamment celui qui l'a rendu célèbre, *Le Monde du silence*. « Un film naïvement dégueulasse », s'exclame l'ex-chroniqueur de France Inter Gérard Mordillat dans l'émission *Là-bas si j'y suis* du 11 juin

2015, déclenchant une polémique largement reprise dans les médias. En 2011, le journaliste et écrivain Camille Brunel le démontait avec les mêmes arguments sur son blog<sup>2</sup>. Le film, qui met en scène un groupe d'hommes à la posture conquérante, exalte des valeurs virilistes dépassées, expliquait-il. Il est aussi machiste que colonial, et manifeste une vision instrumentale et extractiviste de la nature, conçue comme un réservoir de richesses qu'on doit exploiter librement. En fait de silence et de contemplation, il nous livre une cacophonie de paroles et de démonstrations infâmes de puissance technologique. Dès 1995, Marie-Dominique Lelièvre livrait aussi dans *Libération*<sup>3</sup> un portrait peu amène de Cousteau dans lequel elle rappelait la stupéfaction que pouvait déclencher le visionnage de ce film chez un jeune public désormais convaincu des impératifs de protection de la nature.

On sait que l'époque affectionne la polémique. On se plaît à revisiter des œuvres anciennes à l'aune de critères moraux nouveaux. L'œuvre de Gauguin a par exemple fait l'objet de relectures au prisme des théories postcoloniales, tandis que la célébration du génie de Picasso est désormais tempérée par des critiques nourries par le féminisme. L'exercice est passionnant, et souvent instructif, mais il a aussi ses limites. Or il se trouve que Cousteau était parfaitement conscient de la dimension scandaleuse de son plus célèbre film. Interrogé en janvier 1992 à la télévision publique française – dans une émission modestement intitulée *Soirée pour les générations futures* – par un animateur (Claude Sérillon) interloqué par la violence du film dont il avait des souvenirs plus riants, Cousteau reconnaissait avoir radicalement changé de point de vue et expliquait avec simplicité qu'on lui avait « suggéré de remanier le montage du film, mais [qu'il avait dit] non ». Le film, ajoutait-il, représentait ce que l'on pensait à cette époque et il devait, à ce titre, rester tel qu'il était.

C'est en fait une position que Cousteau tenait déjà depuis fort longtemps. En 1971, il est invité dans *Les Dossiers de l'écran*.

Le principe de cette émission, qui a duré près d'un quart de siècle, consiste à diffuser un film en première partie, puis à proposer un débat en plateau sur le sujet. En ce soir de novembre, c'est *Le Monde du silence* qui permet d'enclencher une discussion sur les menaces qui pèsent sur la mer. À une spectatrice scandalisée par une scène dans laquelle on voit des requins se faire massacrer par l'équipage de la *Calypso*, et qui ne comprend pas par quel étrange miracle le film a pu être un jour perçu comme un plaidoyer pour le monde animal, Cousteau répond tranquillement en étendant même le diagnostic de cruauté à d'autres passages du film, notamment une scène sinistre où l'on voit des membres de l'équipage dynamiter un atoll pour effectuer un relevé des espèces qu'il abrite, le comptage s'effectuant donc à partir des poissons morts. «J'ai regardé le film récemment et cela m'a fait toucher du doigt l'évolution des esprits en quinze ans, explique Cousteau. [...] Il y a deux ou trois scènes d'une cruauté certaine, qui à l'époque n'étaient pas considérées comme cruelles. Cela me fait un plaisir considérable de voir l'évolution des esprits.» Il termine sa réponse en reconnaissant qu'il est lui-même choqué par le film qu'il a réalisé quinze ans plus tôt: «À l'époque où ce film est passé, personne n'a protesté. Aujourd'hui tout le monde proteste. Bravo.»

Ce que montre cet exemple, c'est bien que l'œuvre comme la vie de Cousteau ne peuvent être déshistoricisées: lui-même s'en était bien gardé, qui n'eut de cesse d'écrire et de réécrire sa propre vie dans des textes autobiographiques. Le Capitaine Planète des années 1990 n'a que peu à voir avec l'officier de marine conquérant qu'il était dans les années 1940. Ainsi les images qu'il a produites de manière ininterrompue entre ces deux périodes témoignent-elles d'une évolution lente, mais sûre, de sa conscience écologique. Et c'est cette conversion progressive par et dans les images, et les observations des milieux naturels qu'elles mettent en scène, qui constitue le sujet de cet ouvrage. Elle pourrait d'ailleurs tenir en une seule